

signes invisibles pour vous, la caste, haute ou basse, à laquelle elle appartient.

Narjal s'interrompit quelques instants pour reprendre l'examen des traits de l'Indienne.

Les yeux qui rencontrèrent les siens étaient sans expression ; — la figure resta immobile comme si elle eût été de bronze.

Le vieux médecin avait raison, — il devait avoir raison : le cas était sans espoir. Elle vivait, — mais la raison n'était pas là ! Telle était l'opinion exprimée par tout le monde.

Par tout le monde, excepté par le docteur Narjal.

Il se tourna vers le vieux docteur.

— L'histoire de cette femme, telle qu'elle m'a été racontée par M. France, est, en deux mots, celle-ci, dit-il : Il y a près de vingt ans, un navire s'est brisé contre cette côte ; personne n'échappa au naufrage, excepté cette femme et une petite fille de couleur blanche. L'enfant n'avait pas de mal ; mais les blessures de cette femme étaient telles, que, malgré les soins dont elle a été l'objet, la raison ne lui est jamais revenue.

— Justement, dit le vieux docteur ; et je puis ajouter que jamais on n'avait vu un cas aussi triste. Tout ce qu'on a fait n'a servi à rien.

Narjal sourit froidement, presque avec mépris.

— Les médecins de l'Occident, répliqua-t-il, ont trouvé la solution de bien des mystères ; mais leur science n'est que celle d'hommes qui ont pâli sur des livres. En Orient, nous n'avons d'autres livres que la nature, et c'est du sein fécond de la terre que nous tirons les drogues qui donnent la vie et la mort.

Il se tourna soudainement vers Georges et Emma.

— Qu'est-ce que vous désirez apprendre de cette femme ? leur demanda-t-il.

Ce fut Emma qui, de sa voix douce et musicale, répondit :

— Le nom de mes parents et le lieu de ma naissance ; avec son retour à la raison, s'évanouira le mystère qui m'environne.

Narjal réfléchit quelques moments, regardant alternativement la jeune fille dont le visage brûlait déjà d'espérance, et l'Indienne, qui chantait d'une voix lente et monotone.

— Pourquoi ne leur rendrais-je pas ce service, s'il est en mon pouvoir de le faire ? se dit-il. Le jeune homme est brave et honnête, — tandis que la perle qui dort dans le lit de l'Océan n'est pas plus pure que cette jeune fille sans nom. D'ailleurs, — et ses sourcils se contractèrent, — mon ennemi est le leur, et, en faisant leur bonheur, je rendrai mon triomphe plus complet.

Puis, s'adressant au vieux docteur, le Javanais dit d'une voix calme, ferme et si pleine d'assurance, que les assistants se prirent à espérer :

— Je suis prêt à faire l'épreuve. Si je ne réussis pas, — contre mon attente, — je ne ferai qu'ajouter un autre échec à la liste de ceux qu'on compte déjà.

Le vieux docteur s'inclina en signe d'assentiment.

— Personne, dit-il, ne se réjouirait plus que moi si le succès couronnait les efforts du docteur Narjal ; et si mes efforts pouvaient lui être de quelque utilité, je me mettrais tout entier à sa disposition.

— Tout ce que je demande, répondit le Javanais, c'est de ne pas être interrompu dans ce que je vais faire. Un mot, — bien plus, un seul geste, — pourraient empêcher l'effet que j'espère produire. Je ne fatiguerai pas longtemps votre patience. Bon ou mauvais, le résultat vous sera bientôt connu.

La promesse demandée fut donnée, et les spectateurs de la scène étrange qui allait se passer se retirèrent en silence dans l'autre coin de l'appartement.

L'Indienne était assise, le dos contre la fenêtre.

Près de la table, et à quelques pas d'elle, était le docteur noir. Les préparatifs furent bientôt faits.

Plaçant sur la table une sorte de lampe à esprit-de-vin, sur laquelle était fixée une coupe en cuivre d'un très-beau travail, Narjal ralluma, après avoir versé dans la coupe le contenu de plusieurs fioles qu'il tira d'une petite cassette en ivoire, dont les côtés étaient entièrement couverts en caractères cabalistiques.

Dès que la liqueur tombée des fioles commença à bouillir, par suite de l'action du feu, une forte odeur se répandit dans la chambre, et produisit sur les sens un effet étrange.

Après un laps de quelques minutes, durant lesquelles, on entendait distinctement le bouillonnement de la liqueur au milieu

du silence qui régnait, le docteur Narjal vida une nouvelle fiole dans la coupe, — puis, après celle-là, une autre, et puis encore une autre.

Tout en versant le liquide dans la coupe, sur laquelle la flamme continuait à brûler, il remua le mélange avec une cuillère d'argent, dont le manche ressemblait à un serpent, et en même temps murmura des paroles dans une langue inconnue de tous ceux qui étaient présents.

Au moment où il vida la dernière fiole, une vapeur rose s'éleva de la coupe, et formant un nuage épais, obscurcit pendant quelques minutes tout l'appartement, produisant, de fait, une obscurité artificielle.

Du milieu de cette vapeur opaque, se fit entendre la voix du Javanais, sur un rythme cadencé, mais dont la signification resta un mystère pour tout le monde.

Soudain, à l'étonnement général, une autre voix se mêla à la sienne, une autre voix accompagna son chant, d'un accent brisé, il est vrai, mais en suivant parfaitement la mesure donnée par le docteur.

Emma trembla et fut obligée de saisir le bras de Georges France pour se soutenir.

Elle avait reconnu la voix de l'Indienne qui avait pris soin de son enfance.

Elle allait l'appeler, s'élançant vers elle, lorsque le chant cessa, et du milieu des vapeurs sortit la voix claire et distincte du docteur noir :

— Fille ! dit-il, toujours en parlant dans la langue indienne, — Fille de Daho ! je t'ai chanté le charme connu des prêtres seuls de Yapara, le charme de Yapara, le vengeur, dont la colère est comme le souffle du volcan, le charme de Yapara, le protecteur et le sauveur, dont l'amour pour les noirs enfants de Java est comme l'eau qui tombe sur le feu dévorant et l'éteint, comme le vent qui chasse la peste de la demeure des hommes. Que ces mots magiques donc tombent comme une pluie douce sur ton cerveau, et, comme la brise bienfaisante, emporte les vapeurs malsaines qui obscurcissent ta raison.

Il tira de sa poche un papier plié, sur lequel étaient tracées des formes mystiques. Il le porta à son front, à ses lèvres, de l'air le plus convaincu ; puis, après l'avoir allumé à la lumière de la lampe, il le jeta dans la coupe.

L'effet, s'il ne fut pas magique, fut au moins des plus étonnants. Au lieu d'éteindre le papier, le liquide s'enflamma, et une langue de feu voltigea au-dessus de la lampe.

Alors, encore une fois, la voix du docteur Narjal rompit le silence :

— Éveille-toi ! fille de Java, dit-il, éveille-toi ! La main de Yapara, le dieu de nos pères, est sur toi ; éveille-toi et reviens de la terre des songes ; éveille-toi à la connaissance du présent, tandis qu'autour de toi flottent les spectres du passé.

(A continuer.)

## AVIS

LES Exécuteurs testamentaires de feu Messire Ls. Parant, Cure de St. Jean Port-Joli, prient ses débiteurs de prendre des arrangements et ses créanciers de filer leur compte sans délai, afin de clore les affaires de la succession le plus tôt possible. S'adresser pour cela, sur les lieux, à M. Olivier Parant, un des exécuteurs testamentaires soussignés. La vente sera annoncée plus tard.

F. X. DELAGE, Ptre.

F. BUTEAU, Ptre.

O. PARANT.

19 janvier 1871.

AVOINE DE NORVÈGE à vendre à Ste. Anne de la Pocatière, à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes ; à St. Jean Port-Joli, chez M. Octave Dubé, cultivateur. Ceux qui desiront se procurer de cette avoine pour semence, devront profiter du bon marché. Elle se vend 3s. 9d. par minot de 34 livres. Au printemps prochain, elle se vendra le double du prix actuel.